Comment le sens peut-il être complexe? L'exemple des comparaisons d'intensité

Clara Romero
Université Paris Descartes,
MoDyCo, UMR 7114

Dans cet article, j'examine la notion de complexité linguistique en général, et sémantique en particulier. J'analyse ensuite plus en détail un certain type de complexité sémantique à travers l'exemple des comparaisons d'intensité.

Les langues humaines sont les systèmes de signes les plus complexes qui soient. Rappelons que cela tient, pour une part (sur les plans phonologique et syntaxique) à l'organisation des unités en deux niveaux, appelée « double articulation » par Martinet[1], qui autorise une quantité immense d'unités significatives, elles-mêmes combinables pour former des messages; et pour une autre part (sur le plan sémantique au sens large) à la reconnaissance d'une intention de signifier chez autrui, que chacun des locuteurs reconnait (i.e. (A sait que (B sait que (A sait que B a l'intention de signifier))))[2]. Parce qu'elle s'appuie sur

1 André Martinet, « La double articulation », dans *Eléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, 1964, p. 13-21.

2 Elle-même due à la capacité métareprésentationnelle des locuteurs, c'est-à-dire l'aptitude à se représenter les états mentaux d'autrui (voir Dan Sperber, « La communication et le sens », dans Yves Michaud (dir.), *Qu'est-ce que l'humain?*, Université de tous les savoirs, vol. 2, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 119-128). Il s'agit plutôt d'une caractéristique de la communication humaine que des

vol 9 no 1.indd 171 16/01/2014 15:24:35

cette reconnaissance mutuelle d'intention, la relation entre le signifiant et le signifié peut ne pas être biunivoque, ni même univoque. La production du sens atteint alors une complexité infiniment plus grande que ce qu'elle est moyennant d'autres systèmes de signes (cris des corbeaux, panneaux routiers…). Mais la question de savoir si, pour un phénomène donné, un système linguistique est plus complexe qu'un autre, ou ce qui, à l'intérieur même d'un système linguistique, est simple ou complexe n'a jamais été posée en tant que telle en sémantique.

Pourtant, quel que soit le niveau d'analyse linguistique, la complexité semble être un axe central d'abord pour décrire les systèmes, mais aussi pour les comparer. Au sein d'une même langue, la variation entre systèmes[3] s'entend non seulement au sens classique (diachronique, diatopique, diastratique, diaphasique), mais doit être étendue aux idiolectes ou aux lectes particuliers issus des domaines de l'acquisition, de l'apprentissage ou de la pathologie. Dans ces domaines, la complexité peut être mise en rapport avec la notion de difficulté pour le locuteur ou avec le parcours de celui-ci, ce qui lui confère une dimension dynamique[4] (croisant processus d'acquisition et variable diastratique). Une meilleure connaissance de ces phénomènes est susceptible d'avoir des retombées en termes d'enseignement (le simple avant le complexe…), de diagnostic, de remédiation.

D'autres applications de la mesure de la complexité de phénomènes linguistiques existent (notamment en traitement automatique du langage naturel). Il semble donc que l'on ait intérêt à comparer des phénomènes linguistiques en termes de complexité.

langues elles-mêmes, mais ce qu'elles sont en est naturellement la conséquence.

3 Une langue historique, au sens d'Eugenio Coseriu (« Los conceptos de « dialecto », « nivel », y « estilo de lengua » y el sentido propio de la dialectología », *Lingüística Española Actual*, n° III, 1981, p. 1-32) est un supersystème, ayant une « architecture » (externe, variationnelle), par opposition à la « structure » (interne) des (sous-)systèmes idéaux exempts de variation. Je ne parle pas ici de la complexité du supersystème, elle aussi relative à la question de la complexité des langues, mais uniquement de celle interne aux systèmes.

4 Voir Claire Martinot, « L'acquisition de la causalité est-elle comparable chez tous les enfants?», *Travaux de linguistique*, sous presse; Claire Martinot, « Les phénomènes complexes de la langue sont-ils complexes pour tous les enfants? », *ANAE*, sous presse.

vol 9 no 1.indd 172 16/01/2014 15:24:36

Pour cela, il est nécessaire de distinguer ce qui est simple de ce qui est complexe, particulièrement en sémantique, où cela reste à faire.

1. De la complexité linguistique à la complexité sémantique

Pour tenter de comprendre ce qu'est la complexité sémantique, je suis partie, d'une part, de l'analyse d'un phénomène sémantique qui semble intuitivement complexe – au sens courant du terme – à savoir le calcul du sens (figuré) des comparaisons d'intensité (*Pierre est blanc comme un navet* = « Pierre est très blanc ») et, d'autre part, de ce qu'est la complexité aux autres niveaux d'analyse où cette notion est mieux établie, en particulier la syntaxe.

Le premier sens que donne le *Petit Larousse* de *complexe* est : « Qui se compose d'éléments différents, *combinés d'une manière qui n'est pas immédiatement saisissable*[5] ». La partie de la définition que je souligne est importante; en effet, pour qu'un tout soit complexe, il ne doit pas être simplement égal à la somme des parties. Une liste de courses où figurent des pommes et des poires n'est pas plus complexe qu'une autre, où figurent seulement des pommes; elle est seulement plus longue. On parle de problèmes, de questions complexes, mais comment savoir que l'on a affaire à un problème complexe plutôt qu'à deux problèmes simples? Pour que deux problèmes simples (pris isolément) forment un problème complexe, il faut qu'ils interfèrent, qu'ils soient liés d'une manière ou d'une autre. Plus formellement, cela signifie que plusieurs doivent pouvoir être mis en équivalence avec un, ce qui suppose une structure à l'intérieur de l'unité complexe. C'est ce que nous verrons avec les unités linguistiques. Mais d'abord, je voudrais distinguer, d'une part, la complexité des unités employées dans leur contexte (habituellement appelée complexité structurelle) et, d'autre part, la complexité des unités au sein du système dont elles font partie (complexité systémique). Les deux types de complexité sont constitutifs de la complexité d'un système.

5 Étonnamment, cette définition est plus complète que celle du *Grand Robert* : « Qui contient, qui réunit plusieurs éléments différents ».

1.1. Complexité structurelle

Sur le plan structurel, les unités (simples ou complexes) sont identifiées par commutation, c'est-à-dire par leurs possibilités combinatoires. Une fois identifiées les unités simples, s'il s'avère qu'une séquence linguistique contenant plusieurs unités simples peut être mise en équivalence (commuter) avec une unité simple, alors cette séquence forme une unité complexe. On peut avoir plus de deux niveaux d'unités, il suffit que l'opération de mise en équivalence s'applique plusieurs fois, ce qui fait que la complexité d'une unité est toujours relative. Passons aux exemples.

1.1.1. Au niveau phonologique

Au niveau phonologique, les unités syntagmatiques les plus simples sont les occurrences de phonèmes. Il en existe de potentiellement plus complexes (même si leur statut phonologique, lié à la prosodie, est très discuté) : les syllabes. Il existe des syllabes simples, formées d'un seul phonème (/a/) et des syllabes complexes, formées de deux phonèmes ou davantage (/bra/). Dans une syllabe complexe telle que /bra/, les phonèmes ne sont pas seulement juxtaposés, leurs relations sont déterminées par les contraintes combinatoires pesant sur les syllabes dans le système, le fait que d'autres syllabes possibles sont /a/, /ba/, /ra/, etc., mais pas /rb/). Une syllabe est donc structurée : constituée d'un noyau vocalique (/a/), éventuellement d'une attaque, elle-même éventuellement complexe (/br/), éventuellement une coda, etc. Ces faits de structuration existent aux autres niveaux d'analyse et ne seront pas rappelés systématiquement. La complexité en phonologie concerne également les unités suprasegmentales. Par exemple, dans une langue à trois registres, on peut trouver trois tons simples (« ponctuels ») et un certain nombre de tons complexes (« modulés »). Une syllabe pourra, de manière distinctive, être prononcée soit sur un registre haut, moyen ou bas (pour les tons simples), soit sur des registres haut→bas, bas→moyen, ou encore bas→haut→bas, etc. (pour les tons complexes). Toutes les combinaisons de tons simples ne sont pas possibles, d'où la structuration des tons complexes.

vol 9 no 1.indd 174 16/01/2014 15:24:36

1.1.2. Au niveau morphologique et syntaxique

Dans l'approche fonctionnelle, les unités simples de la syntaxe sont appelées monèmes, les unités complexes synthèmes ou syntagmes, selon leur structure. Il faut aussi distinguer plusieurs types de monèmes : les lexèmes et les morphèmes. L'unité *indéboulonnable*, par exemple, est complexe parce qu'elle est formée de plusieurs monèmes (*in-dé-boulon-able*), tout en pouvant être mise en équivalence avec *rouge*, formée d'un monème unique. Cette formation a lieu selon certaines règles, faisant de cette unité un synthème[6]. De même, l'unité *le mouton noir* est complexe parce qu'elle est formée de plusieurs monèmes, qui peuvent commuter en contexte avec *il* ou *Max*, c'est-à-dire avec une unité simple. Le fait que chacun des monèmes fasse partie d'un vaste paradigme en fait un syntagme.

1.1.3. Au niveau sémantique

Au niveau sémantique, le moins que l'on puisse dire, c'est que les choses se compliquent ! La première question à laquelle on se heurte est celle de l'équivalence sémantique. Jusqu'ici on a parlé d'équivalence entre deux unités lorsque la commutation était possible. En phonologie comme en syntaxe, cela se faisait sans égard pour le sens. L'équivalence sémantique, elle, est problématique[7]. Peut-on dire la même chose de deux manières différentes? D'un côté, la réponse est négative : on ne peut pas dire exactement la même chose, et l'équivalence ne peut être que partielle. D'un autre côté, on est bien obligé de dire, pour définir le sens d'une unité à l'intérieur de la langue, qu'il équivaut à celui de telle autre. Lorsque l'on compare deux unités, c'est donc sur la base d'un invariant sémantique, auquel s'adjoint une partie variable. Puisque la comparaison porte sur la complexité, et afin de savoir si ce paramètre est invariant ou variant, il est nécessaire de partir (= considérer comme invariant) soit du signifiant (démarche sémasiologique), soit du signifié (démarche onoma-

6 En l'espèce : à un lexème *boulon* s'adjoignent conjointement (parasynthèse) les morphèmes *dé–* et *–able*, puis le morphème *in–*.

7 Catherine Fuchs, *La Paraphrase*, Paris, PUF, 1982.

siologique). Car c'est dans le jeu entre les deux (différence de complexité entre le signifiant et le signifié), que se trouvent des phénomènes intéressants pour la complexité sémantique.

Si l'on part des signifiants (en italiques), on comparera *mégot* à *cigarette*, ou *chuchoter* à *parler*, ou *chauve* à *cheveux*. Les signifiants sont également simples, mais les signifiés exprimés sont plus ou moins complexes. En effet *mégot* contient, articulés l'un à l'autre, les signifiés « bout » et « cigarette ». Même chose pour *chuchoter* qui équivaut à « parler à voix basse ». Plus précisément, *chuchoter* présuppose[8] « parler » et pose « à voix basse ». Il apparait donc que le phénomène de la présupposition ressortit à ce type de complexité.

Si l'on part des signifiés (entre guillemets), il apparait que *très (blanc)* et *(blanc) comme un navet* renvoient à un signifié simple (« très » ou /intensité/), de manière diversement complexe. L'expression d'un signifié simple au moyen d'un signifiant complexe, c'est de là que surgit la complexité sémantique de *comme un navet*. Cette « périphrase » dit quelque chose de plus que son équivalent simple (elle n'est donc pas exactement équivalente, ce que nous savions déjà). C'est à ce type de complexité, qui sera examiné au point 2, que correspondent les tropes. Notons seulement que le signifiant *comme un navet* est dit complexe, non parce qu'il l'est syntaxiquement, mais parce que le signifié /intensité/ ne lui est pas automatiquement associé. Il y a donc calcul sémantique. Ainsi *bout de cigarette* n'est-il pas sémantiquement plus complexe que *mégot*, mais de complexité équivalente (c'est syntaxiquement qu'il l'est). Il n'y a rien de particulier à noter sur la complexité sémantique de *bout de cigarette* dont le signifiant est sémantiquement aussi complexe que le signifié (sens compositionnel).[9]

---

8 Sur la notion de présupposition, voir Oswald Ducrot, *Le Dire et le dit,* Paris, Minuit, 1984.

9 Comme je l'ai déjà dit, toutes les mesures de complexité sont relatives. « Cigarette » peut naturellement être vu comme complexe, contenant « tabac ». Notre propos n'est pas ici de retrouver les primitifs sémantiques dont parlent Anna Wierzbicka et Bert Peeters, *Les primitifs sémantiques, Langue Française*, n° 98, 1993.

vol 9 no 1.indd 176 16/01/2014 15:24:36

Pour rapporter d'autres faits et théories afférentes à notre balisage du champ de la complexité, on peut évoquer ici la sémantique structurale qui, par analogie avec la phonologie parle de « traits sémantiques »[10]. C'est aussi de l'analyse sémantique que fait la théorie de l'argumentation dans la langue lorsqu'elle recherche l'« argumentation interne » (et externe) de lexèmes. Ainsi *bon marché* = « facile à acquérir » POURTANT « bonne qualité »[11].

Le tableau 1 récapitule cette complexité.

Tableau 1 : Complexité sémantique structurelle

cigarette / *mégot*		Équivalence sémantique			
		Invariant		Variant	
		complexité	autre	complexité	autre
Unité	Signifiant	SIMPLE			
	Signifié		« cigarette »	*cigarette* : SIMPLE / *mégot* : COMPLEXE	∅ / « bout »

très (blanc) / *(blanc) comme un navet*		Équivalence sémantique			
		Invariant		Variant	
		complexité	autre	complexité	autre
Unité	Signifiant			*très (blanc)* : SIMPLE / *(blanc) comme un navet* : COMPLEXE	∅ / ⇨ effets de sens
	Signifié		« intensité »		

1.2. Complexité systémique

La complexité systémique des unités syntagmatiques (structurellement simples ou complexes) consiste dans deux sortes de paradigmes qui les constituent. Le premier paradigme, interne, correspond à la multiplicité de l'unité (qui peut, selon le contexte,

10 Bernard Pottier, *Théorie et analyse en linguistique*, Paris, Hachette, 1987.

11 Marion Carel, « *Trop*, argumentation interne, argumentation externe et positivité », *Théorie des topoï*, Paris, Kimé, 1995, p. 177-206.

avoir différentes formes ou différents sens). Ces équivalents, ressortissant à la même unité, ne s'opposent pas entre eux. Le deuxième paradigme, externe, contient d'autres unités, avec lesquelles l'unité considérée entretient des relations d'opposition. Afin de ne pas trop alourdir l'exposé, je me concentrerai surtout sur des unités structurellement simples.

1.2.1. Au niveau phonologique

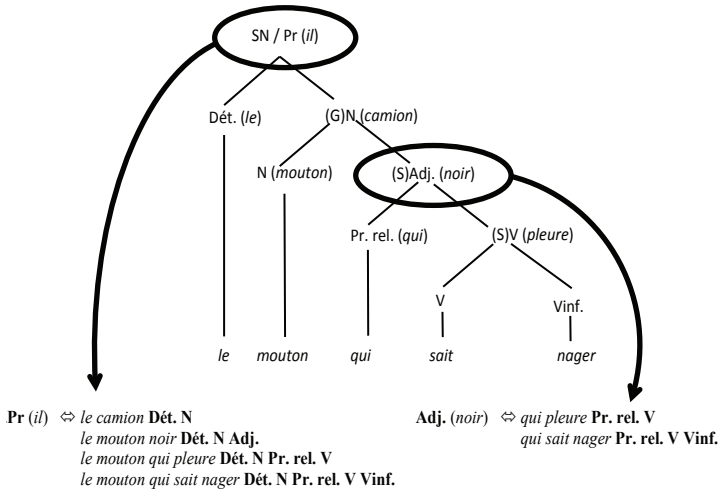
Au niveau phonologique, un phonème est complexe, du point de vue de sa complexité interne, s'il correspond à plusieurs allophones. Du point de vue de sa complexité externe, la complexité d'un phonème est déterminée par le jeu d'oppositions dans lequel il prend place, autrement dit par le nombre de traits distinctifs qu'il intègre.

1.2.2. Au niveau morphologique et syntaxique

Au niveau syntaxique, un monème est d'autant plus complexe qu'il comprend d'allomorphes (complexité interne). La complexité externe des unités de la syntaxe (structurellement simples ou complexes) dépend de la quantité d'unités avec lesquelles elles peuvent commuter, c'est-à-dire de la taille de la classe d'équivalence. La figure 1 aidera à comprendre.

vol 9 no 1.indd 178 16/01/2014 15:24:36

Figure 1



On voit que *il* (Pr) peut être mis en équivalence avec quatre syntagmes, tandis que *noir* (Adj.) avec deux seulement. Bien sûr, il ne s'agit là que d'un échantillon des possibilités. Les syntagmes réellement en jeu sont en nombre infini, mais il n'y a pas d'obstacle à comparer la taille d'ensembles infinis. On peut donc affirmer qu'un pronom est systémiquement plus complexe qu'un nom ou qu'un adjectif. On peut également voir qu'un synthème est moins complexe qu'un syntagme, les possibilités de commutation d'un synthème, comme surtout des unités qui le composent, n'étant pas infinies.

1.2.3. Au niveau sémantique

Opérons à nouveau la distinction entre la démarche qui s'occupe des unités depuis leur signifiant et celle qui les envisage depuis leur signifié. Pour simplifier, je ne parlerai que de complexité interne.

En partant du signifiant (en italiques) : un monème est systémiquement complexe s'il a plusieurs équivalents (qu'ils soient structurellement simples – synonymes – ou complexes –

périphrases –), autrement dit s'il est polysémique. L'ensemble de ces équivalents forme le champ sémantique de ce monème, lequel est structuré par les rapports qu'entretiennent ces équivalents entre eux. Dans ce sens, un lexème comme *homme*, qui correspond aux signifiés « humain » ou « humain adulte mâle » ou « animal doué de raison / morale… (par opposition à animal) » ou « être mortel (par opposition à « dieu ») » ou « être faillible (par opposition à « machine »), etc. est plus complexe qu'un lexème comme *cuillère*. Les morphèmes sont souvent plus complexes que les lexèmes. Il suffit, pour s'en donner une idée, de comparer la longueur (et la structure) de leurs articles respectifs dans un dictionnaire de langue.[12] C'est également pour structurer les champs sémantiques que la théorie des opérations prédicatives et énonciatives cherche à reconstituer des « formes schématiques[13] ».

En partant des signifiés (entre guillemets) : c'est maintenant la notion de champ lexical qui est au centre. Si à un signifié peut correspondre plusieurs signifiants, alors ce signifié est complexe. Dans cette optique, le signifié « peur » est plus complexe que « frayeur ». « Peur » peut en effet correspondre à *crainte*, *frayeur*, *frousse*, *épouvante*, *panique*, *horreur*, *phobie*, etc., tandis que « frayeur » correspond à beaucoup moins de signifiants[14]. Pour prendre un exemple dans un autre champ lexical, « peur » est également plus complexe que « tungstène », car *tungstène* n'a guère d'équivalent.

Au vu des exemples, on remarque que l'équivalence sémantique correspond en particulier à la synonymie, mais aussi à l'hypo/hyperonymie.

Quelle que soit la démarche adoptée (sémasiologique ou onomasiologique), la complexité des unités (*signifiants* / « signifiés ») va de pair. « Peur » est plus complexe que « frayeur » (plus

12 Le lexicographe doit non seulement rendre compte de la complexité structurelle des unités (dans les définitions), mais aussi de leur complexité systémique (dans la microstructure des articles).

13 Voir, par exemple, Jean-Jacques Franckel, *Le lexique, entre identité et variation, Langue Française*, nº 133, 2002.

14 Si le lecteur a le sentiment que c'est « frayeur » qui est plus complexe que « peur », c'est qu'il pense à leur complexité structurelle (*frayeur* = « peur » + « vive » + « passagère »).

vol 9 no 1.indd 180 16/01/2014 15:24:37

large champ lexical), mais *peur* est aussi plus complexe que *frayeur* (plus large champ sémantique). *Tungstène* n'est guère polysémique, « tungstène » n'a guère non plus de synonymes. La synonymie est l'envers de la polysémie (ou l'inverse).

Les exemples fournis ci-dessus sont récapitulés au tableau 2. L'alignement (à droite ou à gauche) et la hauteur indiquent les paires simple / complexe.[15]

Tableau 2

<table>
<tr><td rowspan="2"></td><td rowspan="3"></td><td colspan="6">complexité systémique</td></tr>
<tr><td colspan="3">simple</td><td colspan="3">complexe</td></tr>
<tr><td></td><td>phonologique</td><td>morphol. & syntax.</td><td colspan="2">sémantique</td><td>phonologique</td><td>morphol. & syntax.</td><td colspan="2">sémantique</td></tr>
<tr><td rowspan="4">complexité structurelle</td><td rowspan="2">simple</td><td>/a/→ [a] (espagnol)

Voyelles de l'espagnol

/a/</td><td>/négation/ → no (espagnol)

il, Max, le mouton, noir, rouge

camion noir</td><td>Sa > Sé

Sé > Sa</td><td>cuillère

cigarette parler cheveux

très Michael Jackson

frayeur tungstène</td><td>/a/ ⇉ [a] [B]
(catalan)

Voyelles du français</td><td>/négation/

ne / pas / ne…pas
(français)

il, le mouton noir</td><td>Sa > Sé

Sé > Sa</td><td>homme

peur</td></tr>
<tr><td>complexe</td><td>/bra/</td><td>le mouton noir indéboulonnable</td><td>Sa > Sé

Sé > Sa</td><td>mégot chuchoter chauve

comme un navet le roi de la pop</td><td></td><td></td><td>Sa > Sé

Sé > Sa</td><td></td></tr>
</table>

1.3. Complexité des systèmes linguistiques

On a parfois comparé la complexité de systèmes (qui, dans notre description, réside tout entière dans celle des unités) sur un point précis. Par exemple, le français comporte davantage de phonèmes que l'espagnol, chaque phonème intègre davantage de traits, le français est donc plus complexe sur ce point-là. Mais peut-on savoir si les systèmes présentent globalement des différences de complexité?

15 Il est important de lire le tableau 2 par paires. Chaque paire est placée dans les cases « simple » ou « complexe » pour le type de complexité (structurelle ou systémique) qu'elle illustre, et dans les cases « simple » pour l'autre type (non pertinent).

On a vu que les systèmes linguistiques étaient globalement extrêmement complexes, et que cela tenait tant à la complexité (structurelle et systémique) des unités qu'ils mettent en jeu qu'à l'existence de différents niveaux d'analyse. Mais à cela il faut ajouter que tous ces facteurs de complexité sont simultanément à l'œuvre dans la parole, et interfèrent (existence de contraintes morphonologiques, expressivité ou iconicité des sons, jeux de mots, etc.), ce qui rend la complexité linguistique proprement redoutable. Autant dire que notre proposition ne tient pas encore compte de toute la complexité du langage.

Beaucoup de typologues pensent que puisque les humains ont les mêmes capacités phonatoires et conceptuelles, ils ne peuvent avoir développé que des systèmes globalement aussi complexes les uns que les autres. Une plus grande complexité repérée pour un phénomène donné doit être compensée par une plus grande simplicité sur un autre. C'est la théorie « ALEC » (All Languages are Equally Complex). On peut certes être séduit par l'idée que la complexité globale des systèmes trouve un équilibre entre deux forces :

> *Skilled adult speakers tend to complicate languages by looking for ways to be more expressive. But children must be able to learn their language relatively quickly, and less skilled speakers need to be able to use the language as well*[16].

Celle-ci est d'autant plus commode que, comme on l'aura compris, on serait bien en peine de mesurer la complexité globale d'une langue. Pourtant, certains auteurs commencent à battre en brèche cette hypothèse. Östen Dahl[17], par exemple, renverse la charge de la preuve après avoir comparé deux dialectes suédois (le suédois standard et un dialecte dalécarlien). Comme ces deux systèmes sont assez proches, la comparaison est aisée sur les points où ils diffèrent. Le dialecte dalécarlien s'avère plus com-

16 John Cook, *blog*, 2009 [en ligne] http://www.johndcook.com/blog/page/3/?s=complexity, consulté le 1er août 2012.

17 Östen Dahl, « Testing the Assumption of Complexity Invariance: The Case of Elfdalian and Swedish », dans Geoffrey Sampson, David Gil et Peter Trudgill (dir.), *Language Complexity as an Evolving Variable*, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 50-63.

plexe que le suédois standard sur la plupart des points (notamment en morphologie, sans que cela semble compensé en syntaxe). Ce genre de situation est une cause possible d'intercompréhension non symétrique (mais, en l'occurrence, le statut des langues intervient également). Cet auteur défend par ailleurs, contre toute bien-pensance, l'idée que la complexité des langues joue un rôle dans leur diffusion : les langues les plus diffusées sont plus simples (la L1 joue un rôle de filtre dans l'apprentissage de la L2). Corollairement, les langues plus simples sont plus diffusées (le filtre étant le choix de la L2 appelée à devenir une L1). Autre argument n'allant pas dans le sens d'une compensation entre points simples et complexes au sein d'un système : une plus grande complexité systémique semble aller de pair avec une plus grande complexité structurelle. Par exemple, le tahitien n'a que deux types de syllabes possibles (V ou CV), qui sont peu complexes. Le français en a bien davantage (V, CV, CCV, CCCV, VC, VCC, VCCC, CVCCCC etc.), et elles sont plus complexes. On imagine mal une langue n'ayant que deux types de syllables : VCCC et CVCCCC.

J'estime pour ma part que les langues ne sont pas exactement aussi complexes les unes que les autres. Qu'elles soient de complexité comparable me semble le plus plausible, de la même manière que tous les hommes ont une constitution comparable. Affirmer qu'elles le sont exactement (on ne voit par quel hasard ce serait le cas) a toutes les chances d'être idéologique. Mais, dès que l'on parle d'égalité ou de différences entre les humains, la question devient sensible… Alors disons tout de suite que leur différence de complexité, bien réelle, est à mon avis superficielle, comparée à la complexité globale des systèmes en question. Si Östen Dahl pense au contraire qu'elle peut être importante, c'est, me semble-t-il, un effet de *zoom* : au pied de l'Himalaya on peut avoir l'impression que la Terre n'est pas sphérique [18].

[18] On a pu, par le passé, prétendre que les peuples « primitifs » parlaient des langues « primitives », ce qui, d'ailleurs, voulait tantôt dire plus simples (« pauvres »), tantôt plus complexes (« compliquées ») que les langues européennes, dont la simplicité les rendait « claires », et la complexité « riches »! Trop empreinte de jugements de valeur, l'hypothèse était soit sans fondement

Mais quand bien même l'hypothèse ALEC serait juste, chacun peut constater que les idiolectes ne sont pas tous également complexes. En principe, la complexité d'un système (qu'il s'agisse d'une langue, d'un sociolecte réputé « pauvre », ou de l'idiolecte d'un savant) correspond aux besoins communicatifs de ses locuteurs (lesquels sont évidemment variables d'un locuteur à l'autre et peuvent évoluer pour un même locuteur), elle en est plus exactement le reflet. [19] Par ailleurs, je l'ai déjà dit, cette variation me semble jouer à la marge du socle commun. Rien n'empêche toutefois d'approcher son microscope de cette marge.

La différence de complexité entre la production d'un enfant de 2 ans, de 4 ans, etc. jusqu'à une certaine stabilisation vers 15 ans, est bien différente. Non seulement elle apparait à l'œil nu, mais, évoluant au rythme des besoins communicatifs de l'enfant, elle s'inscrit dans un processus de croissance (rapide). Le cas de l'apprentissage d'une langue étrangère est également particulier, car le lecte simplifié (quoique non stabilisé) d'un non natif ne couvre pas nécessairement ses besoins communicatifs. Selon ce que sera la poursuite de l'apprentissage, la situation est soit transitoire, soit durable, mais non sans rapport avec les besoins communicatifs en langue étrangère de l'apprenant.

Puisque les comparaisons d'intensité, que je vais maintenant aborder, constituent un point de complexité sémantique, on peut penser que des idiolectes différemment complexes seraient diffé-

(pas d'unité du langage, donc pas d'unité de l'espèce : racisme génétique), soit seulement égocentrée (en quoi elle était réversible en changeant de point de vue : racisme culturel). La question doit pouvoir être traitée avec davantage d'objectivité.

19 Dans la polémique autour de la pauvreté ou de la richesse du parler des « jeunes de banlieue » (qui, plus précisément, porte aussi sur la maitrise ou non de la variation diaphasique), je partage l'analyse d'Alain Bentolila (*Tout sur l'école*, Paris, Odile Jacob, 2004), pour qui un vocabulaire réduit est le reflet d'une grande connivence entre des locuteurs qui n'ont guère l'occasion de parler avec des personnes extérieures à leur cercle. Plus les locuteurs, quels qu'ils soient, partagent d'expériences, moins ils ont besoin d'être précis pour se comprendre; dans certaines situations, un regard peut suffire. Le débat n'est pas neuf en sociolinguistique (voir Basil Bernstein, *Langage et classes sociales*, Paris, Minuit, 1975 et William Labov, *Le parler ordinaire*, Paris, Minuit, 1993).

vol 9 no 1.indd 184 16/01/2014 15:24:38

rents sur ce point, même si je n'en n'apporte pas ici la preuve empirique. Un exemple notable, issu du domaine de la pathologie est celui des sujets autistes[20], réputés pour leur incapacité à interpréter les métaphores. Dans mon optique, je pourrais pointer un défaut relatif à la complexité sémantique structurelle.

2. Complexité sémantique des comparaisons d'intensité

Une remarque préliminaire s'impose pour préciser que je ne tiens pas la différence entre comparaison-trope et ce que l'on appelle métaphore pour indiscutable ni, au fond, pour essentielle. Le départ à faire (le critère peut justement faire intervenir la complexité sémantique) se situe plutôt entre comparaison véritable et comparaison-trope. La métaphore est une forme de comparaison-trope. Les textes littéraires abondent d'ailleurs d'exemples où l'une et l'autre s'entremêlent[21] :

> *La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient, dans leur costume ordinaire, sans exciter d'émoi, de rire ou de rêverie.*[22]

Par conséquent, parmi les comparaisons d'intensité que j'étudie, certaines sont considérées comme des métaphores.

---

20 L'autisme est un trouble du développement majeur, d'intensité variable, caractérisé notamment par une altération de la relation avec autrui, et ayant des répercutions langagières à plusieurs niveaux.

21 La distinction habituelle entre-elles est fondée sur la présence ou l'absence de mots de comparaison tels que *comme* (*Achille est courageux comme un lion* ou *Achille est un lion*). Or, c'est l'absence de motif de comparaison qui apporte de la complexité, ce qui ne va pas nécessairement de pair. En effet, outre les exemples ci-dessus, on a aussi *Achille est comme un lion* (mot de comparaison, pas de motif), *Achille est un lion courageux* (motif, pas de mot de comparaison). Je ne parle ici que de métaphores dites *in præsentia*. Sur la question de la distinction / imbrication de ces deux figures, on peut lire Christiane Morinet (« La comparaison en amont ou en aval de la métaphore », *Faits de langue*, n° 5, *La Comparaison*, 1995, p. 200-208), qui parle de complexité des comparaisons au sens où il n'est pas simple de délimiter le comparant et le comparé, et Françoise Rullier-Theuret ,« L'emploi des mots « comparé » et « comparant » dans la description de la comparaison et de la métaphore », *Faits de langue*, n° 5, *La Comparaison*, 1995, p. 209-216.

22 Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Lévy, Paris, 1857.

2.1. Pierre est blanc comme un navet

En quoi, donc, (1') *Pierre est blanc comme un navet* est-il plus complexe que (0) *Pierre est très blanc*, dont il est l'équivalent sémantique?

Tout d'abord, un calcul compositionnel du sens de (1') aboutit à une comparaison. Pour les sujets autistes, l'interprétation s'arrête là. Pour les autres, l'énoncé n'est pas compréhensible : un humain vivant, même albinos, ne peut pas avoir réellement la même couleur qu'un navet. Cette hypothèse d'interprétation est en tout cas trop improbable, ce qui déclenche une étape d'interprétation supplémentaire. Celle-ci consiste en une inférence s'appuyant sur des connaissances d'arrière-plan, aboutissant au sens d'intensification. Schématiquement on a un syllogisme[23] :

Tableau 3

(1') ***Pierre est blanc comme un navet***		(0) ***Pierre est très blanc***
	comparaison : Pierre (blanc) = navet (blanc)	Pierre (blanc +)
OR	**connaissances d'arrière-plan :** navet (blanc +)	
DONC	**intensification :** Pierre (blanc +)	

La conséquence de ce calcul sémantique supplémentaire est que (1') n'est pas strictement équivalent à (0). La comparaison persiste dans le sens figuré de (1'), sans, cette fois, être centrée sur la blancheur. Le cout supplémentaire de ce calcul parallèle est donc compensé par ce que l'on appelle des effets de sens, qui rentabilisent l'utilisation d'une figure. On a en fait :

[23] Pour harmoniser la description de tous les énoncés, il était utile d'adopter une notation plus abstraite que la langue naturelle. Le calcul du sens de (1') peut toutefois se lire : « La blancheur de Pierre égale celle d'un navet, or la blancheur d'un navet est grande, donc la blancheur de Pierre est grande ».

vol 9 no 1.indd 186 16/01/2014 15:24:38

Tableau 4

(1') ***Pierre est blanc comme un navet***		(0) ***Pierre est très blanc***
Calcul du sens intensifieur	Calcul des effets de sens	
Pierre (blanc) = navet (blanc)	Pierre = navet	Pierre (blanc +)
navet (blanc +)	navet (croît sous terre, peau violette, radicelles, fade ou amer, flatulogène…)	
Pierre (blanc +)	Pierre (ne voit jamais le soleil, laid, malade…)	

En résumé, la complexité structurelle de (1') est bien supérieure à celle de (0). Le calcul du sens contient davantage d'étapes, et deux calculs sont menés en parallèle[24]. Toutefois, le calcul du sens intensifieur de (1') – dont je m'occuperai désormais exclusivement – reste plus simple (moins complexe) que celui d'autres comparaisons d'intensité.

2.2. D'autres comparaisons d'intensité

En effet (1') suit le modèle suivant (dit désormais « modèle de base ») :

Pierre	*est*	*blanc*	*comme*	*un navet*
comparé		motif de la comparaison	outil comparatif	comparant
Cé		**Motif**	**OC d'égalité**	**Ca**

qui permet d'opérer directement le calcul ci-dessus. Mais d'autres comparaisons d'intensité suivent un autre schéma. Dans l'échantillon de mon corpus au tableau 5, on voit, intuitivement, que toutes les comparaisons ne sont pas également complexes. Elles sont présentées par ordre de complexité croissante :

[24] Le calcul du sens est en fait simplifié. Je fais abstraction de la sélection et de la transposition des caractéristiques pertinentes (traits) du navet (blancheur ou autres) à Pierre.

Tableau 5 : Exemples de corpus

n°	Exemples de corpus
1	*À partir de maintenant chaque appel passé est surveillé* ***comme le lait sur le feu****.*
3	*Tu es* ***plus fourbe que le corbeau****.*
5	*Je me sens à peu près* ***aussi vif qu'une méduse*** *mazoutée traitée aux neuroleptiques.*
6	*La mine* ***aussi sombre que le costume-cravate****.*
7	*Je suis* ***comme un poisson dans l'eau****.*
9	*Langage et communication ne seraient* ***pas moins unis que le cœur et la circulation sanguine****.* <Sperber & Wilson>
11	*En deux jours, l'affaire est montée puis redescendue* ***plus vite qu'un soufflet****.*
12	*Non, toute l'encyclopédie, tous les raisonnements de l'animal prototype n'inspirent* ***pas autant d'esprit philosophique qu'une seule plaisanterie de Voltaire****.*
14	*Un animal rare, une biche blanche ou une licorne débarquant dans ce lieu étrange n'eût* ***pas fait plus grosse impression*** [que Robyn Penrose]. <Lodge>
16	*Même les otages des Philippines sont* ***plus souriants que lui*** [Philippe Séguin].
17	*Le jour n'est* ***pas plus pur que le fond de mon cœur****.* <Racine>
18	*Comparés à ceux de notre invité,* ***les écrits de Salman Rushdie font figure d'extraits de missel****.*
19	*Arabe qu'elle était ma mère, et juif qu'il était mon père. Autant te dire que ça a chié un peu à Tunis quand ils se sont fréquentés. […]* ***Roméo et Juliette, à côté, c'était du jus de pastèque****.*

Il s'agit maintenant, pour valider l'hypothèse, de substituer à l'intuition un raisonnement aboutissant à une hiérarchisation des comparaisons selon leur degré de complexité : (1), qui suit le modèle de base est de complexité égale à (1'); les autres (3-19), qui suivent un autre modèle, sont d'autant plus complexes que celui-ci s'éloigne du modèle de base.

2.3. Paramètres de complexification

Parmi les comparaisons (3) à (19), j'ai pu dégager sept types de modification susceptibles de rendre le calcul du sens plus complexe que celui de (1') ou de (1), au sens où il comprendra davantage d'étapes. Contrairement à une liste de courses, un calcul plus long est plus complexe parce que les étapes sont interreliées. Ces modifications sont les suivantes, fournies dans un ordre arbitraire :

Tableau 6 : Paramètres de complexification

Paramètres de complexification	Exemples n°
① Négation	9, 14…
② OC d'inégalité	3, 16…
③ Thématisation du Ca	16, 17…
④ Inversion sémantique du motif (discordance entre Motif et Ca)	5, 16…
⑤ Métaphorisation du Motif (et du Ca)	11, 17…
⑥ Effacement du Motif	7, 18
⑦ Enchâssement de comparaisons	18, 19

Pourquoi ces modifications sont-elles des paramètres de complexification? Autrement dit : en quoi complexifient-elles le modèle de base, pourquoi ajoutent-elles des étapes au calcul? [25]

① **Négation** :

La négation est syntaxiquement et sémantiquement un élément venant s'appliquer à une assertion. Le calcul du sens d'une phrase négative suppose donc celui de l'assertive correspondante (pas l'inverse).

② **OC d'inégalité (plus, moins) :**

Le traitement sémantique d'un OC d'**in**égalité est plus complexe que celui d'un OC d'égalité en ce qu'il contient une négation. Ens effet, la relation A>B équivaut à AÞB Ù ~BÞA (A implique B et B n'implique pas A), tandis que A=B équivaut à AÞB Ù BÞA. Plus intuitivement, A=B permet, connaissant la valeur de B, d'attribuer à A une valeur simple. La valeur de A si A>B est un ensemble d'éléments.

Remarque : le calcul du sens d'un OC associé à une négation est décrit par Rivara[26]. Dans son optique argumentative (sans le dire), on ne considère pas une échelle quantitative unique, mais, selon la conclusion que l'on vise, soit une échelle orientée vers

25 Comme je l'ai déjà dit, je laisse de côté leurs effets de sens, qui ne manquent pas de complexifier davantage le calcul global.

26 René Rivara, *Le Système de la comparaison*, Paris, Minuit, 1990.

des quantités de plus en plus grandes (échelle des grandes quantités), soit une échelle orientée vers des quantités de plus en plus petites (échelle des petites quantités). Sur chacune d'elles, il y a deux relations de comparaison possibles (et non trois) : l'égalité (=) et la supériorité (>). On a donc quatre cas de figure, d'où quatre OC :

Tableau 7

	=	>
↑	*aussi*, *autant*	*plus*
↓	*aussi peu*	*moins*

Par exemple, l'emploi de *moins* indique une relation de supériorité sur l'échelle des petites quantités. L'emploi d'une négation signifie que l'on change d'échelle, ce qui revient à utiliser les OC de l'autre échelle (excepté les OC d'égalité, qui se contrediraient). Autrement dit :

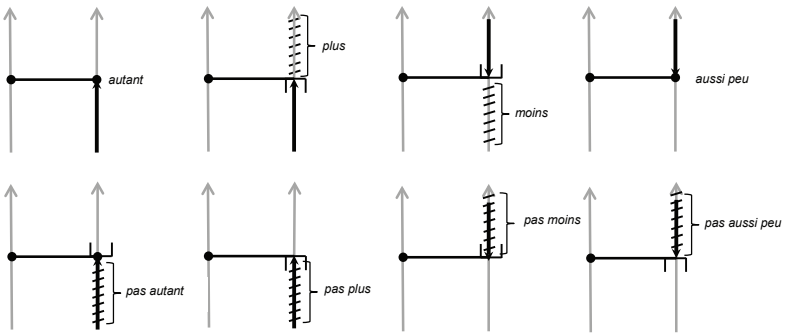
pas autant = moins (jamais plus) *pas aussi peu = plus*
pas plus = aussi peu ou *moins* *pas moins = autant ou plus*

Chez Faucher[27], l'idée est la même : au lieu d'avoir deux types d'échelles, on a la possibilité de parcourir une échelle quantitative vers le haut ou vers le bas. Attribuer une valeur à *autant*, revient à considérer la valeur égale à celle de référence, à laquelle on arrive par un mouvement ascendant. Lorsque la négation intervient (*pas autant*) on considère la zone parcourue. Ceci est schématisé à la figure 2 (à l'exclusion du dernier point) :

27 Eugène Faucher, « Les machines comparantes », *Verbum*, n° I, vol. 1, 1978, p. 39-56.

vol 9 no 1.indd 190 16/01/2014 15:24:40

Figure 2



③ **Thématisation du Ca :**

Du point de vue informationnel, la fonction grammaticale de sujet correspond au thème de la phrase : *Marie* (thème, ce dont on parle) *boit du thé* (rhème, ce qu'on en dit). Dans une comparaison, le thème est naturellement est le Cé : *Pierre* (thème-Cé) *est blanc comme un navet* (rhème-Ca). Il arrive néanmoins que la place du thème soit occupée par le Ca. Bien que thématisé, son statut de Ca est manifeste. Après avoir calculé le sens de la phrase où le thème est (apparemment) le Ca, il reste donc à inférer ce que l'on dit du Cé (le vrai thème, en quelque sorte), ce qui allonge le calcul d'une étape.

④ **Inversion sémantique du motif (discordance entre OC-Motif et Ca) :**

Lorsque l'ensemble OC-Motif entre en contradiction avec les connaissances d'arrière-plan sur le Ca (*aimable comme une porte de prison*), c'est le Ca qui impose le motif qu'il faut inférer. Pour traiter cette ironie, le calcul sémantique s'allonge donc de l'inversion du motif (*aimable* > *antipathique*).

⑤ **Métaphorisation du Motif (et du Ca) :**

Lorsque le Motif, étant donné son sens dans la séquence Cé-Motif (*Pierre est blanc*), ne peut pas s'appliquer directement à la séquence Motif-Ca (*blanc comme un lis*), il doit être recalculé.

Ce changement de sens (*blanc* = « innocent »), distinct d'une simple exagération, peut être considéré comme une métaphorisation du Motif.

⑥ **Effacement du Motif :**

Le motif peut être absent, auquel cas il faut en restituer un.

⑦ **Enchâssement de comparaisons :**

Lorsqu'une comparaison subordonnée est enchâssée dans une comparaison principale, il faut calculer le sens de chacune. Étant donné que le Ca de la principale est aussi le Cé de la subordonnée (Cé1 / Ca1[Cé2 / Ca2]), le résultat du calcul de la subordonnée est réutilisé pour le calcul de la principale.[28]

2.4. Calcul du sens sur quelques exemples « homogénéisés »

La nature de ces paramètres de complexification étant clarifiée, la longueur du calcul du sens peut être, comme je l'ai déjà dit, rapportée au nombre de ces paramètres. Le détail du calcul est fourni au tableau 8 pour quelques exemples illustrant divers degrés de complexité. Pour faciliter leur mise en regard (leur complexité va croissant), ces exemples (à la numérotation suivie d'un ') ont tous été « homogénéisés », c'est-à-dire formellement rapportés aux éléments de (1') (Cé : *Pierre*, Motif : *blanc*, Ca : *navet*). Structurellement, ils correspondent aux exemples de corpus du tableau 5 (même n° sans le ').

[28] Cet échantillon ne représente pas l'exhaustivité des types de comparaisons d'intensité. Il suffit toutefois à notre démonstration, tout en illustrant déjà bien le phénomène. D'autres jeux sont possibles sur le Motif (*cassant comme un BN* : sens actif / passif, *mince comme le delirium* : jeu de mots, car le délirium est « très mince », etc.), ou sur le Ca (*aussi vil que laid, plus blanc que la blancheur*, comparaison esthétique, cryptique : *La terre est bleue comme une orange* [dans Paul Eluard, *L'amour de la poésie*, 7e poème du 1er chapitre "Premièrement", 1929] : est-elle ronde comme une orange ou bleue comme une orange moisie?), comparaison litotique *Le Vénézuela, c'était pas un pique-nique. Mais c'était rien à côté d'ici*, dans James Cameron, Avatar [film], État-Unis, 2009, etc.

Tableau 8

n°	Nb.[1]	Exemple (« homogénéisé »)	Étapes du calcul du sens
0		Pierre est très blanc	0 Pierre (blanc+)
1’	0	Pierre est blanc comme un navet	1 Pierre (blanc) = navet (blanc) *navet (blanc+)* 0 Pierre (blanc+)
3’	1	Pierre est plus blanc qu’un navet	2 Pierre (blanc) / navet (blanc) 1 Pierre (blanc) > navet (blanc) *navet (blanc+)* 0 Pierre (blanc++)
5’		Pierre est bronzé comme un navet	2 Pierre (bronzé) = navet (bronzé) *navet (bronzé- -)* 1 Pierre (bronzé- -) 0 Pierre (blanc+)
6’		Pierre est blanc comme un lis	2 Pierre (blanc) = lis (blanc) 1 Pierre (blanc : innocent) = lis (blanc : immaculé) *lis (blanc+)* 0 Pierre (innocent+)
7’		Pierre est comme un navet	2 Pierre (?) = navet (?) *navet (blanc)* 1 Pierre (blanc) = navet (blanc) *navet (blanc+)* 0 Pierre (blanc+)
9’	2	Pierre n’est pas moins blanc qu’un navet	3 Pierre (blanc) / navet (blanc) 2 ~[Pierre (blanc) < navet (blanc)] 1 Pierre (blanc) ≥ navet (blanc) *navet (blanc+)* 0 Pierre (blanc++ ou +)
12’		Un navet n’est pas aussi blanc que Pierre	3 ~[navet (blanc) = Pierre (blanc)] 2 navet (blanc) < Pierre (blanc) 1 Pierre (blanc) > navet (blanc) *navet (blanc+)* 0 Pierre (blanc++)
18’	5	Comparé à Pierre, un navet est comme un surfeur	2 navet (?) = surfeur (?) *surfeur (bronzé)* 1 navet (bronzé) = surfeur (bronzé) *surfeur (bronzé+)* 0 navet (bronzé+) → *navet (bronzé+)* 4 navet (bronzé) / Pierre (bronzé) 3 navet (bronzé) > Pierre (bronzé) 2 Pierre (bronzé) < navet (bronzé) *navet (bronzé-)* 1 Pierre (bronzé- -) 0 Pierre (blanc++)

[1] On indique dans cette colonne le nombre de paramètres de complexification. Il y en a toujours un de moins que d’étapes de calcul, car le modèle de base, qui ne comporte aucun paramètre de complexification, correspond à une étape de calcul.

2.4. Hiérarchisation des comparaisons d'intensité selon leur complexité

Il est à présent possible de présenter l'ensemble de l'échantillon de corpus par ordre de complexité croissante, comme je l'avais, en fait, déjà fait au point 2.2.

Tableau 9

paramètres							ex. n°	Exemples de corpus	ex. n°	Exemples « homogénéisés »	Nb.
①	②	③	④	⑤	⑥	⑦					
Négation	OC d'inégalité	Thématisation du CA	Inversion sémantique du motif (discordance entre Motif et CA)	Métaphorisation du Motif (et du CA)	Effacement du Motif	Enchâssement de comparaison					
							1	*À partir de maintenant chaque appel passé est surveillé comme le lait sur le feu.*	1′	Pierre est blanc comme un navet	0
x							2		2′	~~Pierre n'est pas aussi blanc qu'un navet~~	1
	x						3	*Tu es plus fourbe que le corbeau.*	3′	Pierre est plus blanc qu'un navet	
		x					4	??	4′	Un navet est aussi blanc que Pierre	
			x				5	*Je me sens à peu près aussi vif qu'une méduse mazoutée traitée aux neuroleptiques.*	5′	Pierre est bronzé comme un navet	
				x			6	*La mine aussi sombre que le costume-cravate.*	6′	Pierre est blanc comme un lis	
					x		7	*Je suis comme un poisson dans l'eau.*	7′	Pierre est (comme) un navet	
						x	8	∅	8′	Pierre est aussi blanc qu'un petit suisse blanc comme un navet	
x	x						9	*Langage et communication ne seraient pas moins unis que le cœur et la circulation sanguine.*	9′	Pierre n'est pas moins blanc qu'un navet	2
	x	x					10	??	10′	Un navet est moins blanc que Pierre	
	x			x			11	*En deux jours, l'affaire est montée puis redescendue plus vite qu'un soufflet.*	11′	Pierre est plus blanc qu'un lis	
x		x					12	*Non, toute l'encyclopédie, tous les raisonnements de l'animal prototype n'inspirent pas autant d'esprit philosophique qu'une seule plaisanterie de Voltaire.*	12′	Un navet n'est pas aussi blanc que Pierre	
			x	x			13	*Un esprit affuté comme les genoux de ma grand-mère*	13′	Pierre est blanc (= « innocent ») comme un corbeau	
x	x	x					14	*Un animal rare, une biche blanche ou une licorne débarquant dans ce lieu étrange n'eût pas fait plus grosse impression* [que Robyn Penrose].	14′	Un navet n'est pas plus blanc que Pierre	3
x	x		x				15	??	15′	Pierre n'est pas plus bronzé qu'un navet	
	x	x	x				16	*Même les otages des Philippines sont plus souriants que lui* [Philippe Séguin].	16′	Un navet est plus bronzé que Pierre	
x	x	x		x			17	*Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.*	17′	Un lis n'est pas plus blanc que Pierre	4
	(x)	x	(x)		x	x	18	*Comparés à ceux de notre invité, les écrits de Salman Rushdie font figure d'extraits de missel.*	18′	Comparé à Pierre, un navet est comme un surfeur	5
	(x)	x	(x)	x		x	19	*Arabe qu'elle était ma mère, et juif qu'il était mon père. Autant te dire que ça a chié un peu à Tunis quand ils se sont fréquentés. […] Roméo et Juliette, à côté, c'était du jus de pastèque.*	19′	Pierre n'est pas vraiment blanc (= « innocent »). Comparé à Pierre, un corbeau est comme un lis.	

Si ces paramètres, en nombre compris entre 0 et 7, pouvaient se combiner aléatoirement, il y aurait 128 types différents de comparaisons d'intensité. M'inscrivant dans une démarche de corpus, je n'ai pas cherché à les « tester » toutes, mais il ressort déjà

clairement que toutes ces possibilités ne sont pas exploitées par la langue. Certaines devraient pouvoir l'être mais ne le sont manifestement pas (ex. 8), d'autres, qui pourraient sans doute l'être, semblent moins fréquentes puisque je n'en possède pas d'attestation (ex. 4, 10, 15), d'autres encore ne pourraient pas l'être, la conjonction des paramètres étant impropre à exprimer une comparaison d'intensité (ex. 2). Si la présence de certains paramètres en bloque donc d'autres, celle d'autres paramètres, au contraire, en implique d'autres (ex. ③ ⇨ ② ou ①).

Conclusion

Comme nous avons pu nous en rendre compte à travers ce tour d'horizon de la complexité linguistique, il est en la matière indispensable (en particulier en sémantique) de préciser de quoi l'on parle. À défaut, on peut tranquillement avancer des considérations opposées (*frayeur* plus complexe que *peur* ou l'inverse, voir note 17). Pour ce qui concerne la complexité sémantique, je récapitule ci-dessous ce qu'elle peut recouvrir. Dans le même temps, j'indique chaque fois, afin de relier plus précisément la notion de complexité à celle de difficulté évoquée en introduction, ce à quoi peut correspondre une différence de complexité entre idiolectes.

1) **La complexité structurelle des signes considérés à partir de leurs signifiants** : *cigarette* ≠ *mégot*; *mégot* = « bout de cigarette ».

- La différence entre idiolectes concerne, en interprétation, la connaissance de la totalité du sens d'un signe; et en production, la connaissance de l'unité synthétique (Sa simple et Sé complexe).

2) **La complexité structurelle des signes considérés à partir de leurs signifiés** : *Pierre est blanc comme un navet* = « Pierre est très blanc » + « Pierre fait penser à un navet… » (aucune paraphrase n'épuiserait le sens de cette figure).

- La différence concerne, en interprétation, la connaissance du double sens des signes. En cas d'interprétation non préétablie, la longueur du calcul sémantique accroit le risque d'erreur de calcul (demande mémoire de travail,

attention…), et lorsqu'il faut trouver ou choisir un élément manquant, ce qui implique des ressources pour le faire, cela accroit le risque de blocage du calcul.[29] En production, la différence concerne la connaissance des moyens d'expression figurés.

3) **La complexité systémique des signes considérés à partir de leurs signifiants** : *homme* = « humain », = « humain adulte mâle », etc.

- La différence concerne, en interprétation comme en production, la connaissance des différents sens d'un signe (polysémie).

4) **La complexité systémique des signes considérés à partir de leurs signifiés** : « peur » = *frayeur*, = *frousse*, etc.

- La différence concerne, surtout en production, la connaissance des différents signes pour exprimer une idée (synonymie, paraphrases…).

Pour ce qui est de la complexité sémantique des tropes, elle se trouve désormais située au sein de la complexité sémantique et linguistique. C'est l'existence d'un calcul sémantique dont la complexité (longueur + effets de sens) excède celle du calcul d'un sens compositionnel qui la constitue.

29 Je n'ai pas évoqué le fait que certaines de ces expressions soient figées (d'autres inventives), ce qui intervient certainement dans la mesure de la difficulté.

vol 9 no 1.indd 196 16/01/2014 15:24:42

Bibliographie

Bentolila, Alain, *Tout sur l'école*, Paris, Odile Jacob, 2004.

Bernstein, Basil, *Langage et classes sociales*, Paris, Minuit, 1975.

Cameron, James, *Avatar [film],* État-Unis, 2009.

Carel, Marion, « *Trop*, argumentation interne, argumentation externe et positivité », *Théorie des topoï*, Paris, Kimé, 1995, p. 177-206.

Cook, John (2009), *blog* [en ligne] http://www.johndcook.com/blog/page/3/?s=complexity, consulté le 1er août 2012.

Coseriu, Eugenio, « Los conceptos de « dialecto », « nivel », y « estilo de lengua » y el sentido propio de la dialectología », *Lingüística Española Actual*, n° III, 1981, p. 1-32.

Dahl, Östen, « Testing the Assumption of Complexity Invariance: The Case of Elfdalian and Swedish », dans Geoffrey Sampson, David Gil & Peter Trudgill, *Language Complexity as an Evolving Variable*, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 50-63.

Eluard, Paul, *L'amour de la poésie*, 1929

Ducrot, Oswald, *Le Dire et le dit,* Paris, Minuit, 1984.

Faucher, Eugène, « Les machines comparantes », *Verbum*, n° I, vol. 1, 1978, p. 39-56.

Flaubert, Gustave, *Madame Bovary*, Lévy, Paris, 1857

Franckel, Jean-Jacques, *Le lexique, entre identité et variation*, *Langue Française*, n° 133, 2002.

Fuchs, Catherine, *La Paraphrase*, Paris, PUF, 1982.Labov, William, *Le parler ordinaire*, Paris, Minuit, 1993.

Martinet, André, « La double articulation », dans *Eléments de linguistique* générale, Paris, Armand Colin, 1964, p. 13 à 21.

Martinot, Claire, « L'acquisition de la causalité est-elle comparable chez tous les enfants? », *Travaux de linguistique*, sous presse.

Martinot, Claire, « Les phénomènes complexes de la langue sont-ils complexes pour tous les enfants? », *ANAE (Approche neuropsychologique des apprentissages chez l'enfant)*, sous presse.

Morinet, Christiane, « La comparaison en amont ou en aval de la métaphore », *Faits de langue*, n° 5, *La Comparaison*, 1995, p. 200-208.

Pottier, Bernard, *Théorie et analyse en linguistique*, Paris, Hachette, 1987.

Rivara, René, *Le Système de la comparaison*, Paris, Minuit, 1990.

Rullier-Theuret, Françoise, « L'emploi des mots « comparé » et « comparant » dans la description de la comparaison et de la métaphore », *Faits de langue*, n° 5, *La Comparaison*, 1995, p. 209-216.

Sperber, Dan, « La communication et le sens », dans Yves Michaud (dir.), *Qu'est-ce que l'humain?*, Université de tous les savoirs, vol. 2, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 119-128.

Wierzbicka, Anna et Bert Peeters, *Les primitifs sémantiques*, *Langue Française*, n° 98, 1993.